

Veillée du Mercredi Saint, Sylvanès, le 13.04.2022

Savez-vous quel est le virus le plus dangereux pour l'humanité, celui dont la circulation est la plus active, dont l'incidence est la plus élevée, celui qui enregistre le plus de mutations et qui produit le plus de variants ? Dans le texte de la Bible hébraïque on le nomme *khattat*, d'une racine qui signifie « manquer la cible ». En latin le terme a été traduit par *peccatum*, ce qui a donné en français le mot « péché ».

Je n'aime pas beaucoup employer ce mot souvent bien lourd de *péché*. À la nouvelle génération, aujourd'hui, il ne veut plus dire grand-chose. Et pour les anciens il correspond souvent bien trop à une notion accablante de culpabilité. Que de discours moralisateurs avons-nous entendu dans les familles, en parfois classe ! Et que de prêches accablants, voire menaçants, au fil de siècles dans les églises, nous enfermant dans la mauvaise conscience comme dans un tombeau – *l'oeil était dans la tombe et regardait Caïn* –, bien loin de nous ouvrir au message libérateur et lumineux de l'Évangile. On oubliait Jésus qui tendait la main au lépreux, s'invitait chez Zachée l'abusif précepteur, ouvrait les oreilles de sourds et les yeux des aveugles, relevait la femme adultère, faisait de la Samaritaine aux cinq maris et divers amants la première des dames catéchistes, et regardait avec tendresse le jeune homme riche qui n'était pas encore prêt à le suivre.

Manquer la cible, cela ne nous arrive-t-il pas bien souvent ? Dans nos relations avec nos plus proches et nos lointains, avec le Créateur et avec la création. Et peut-être plus profondément et simplement, *en nous-mêmes* ?

En d'autres termes, il nous arrive à tous d'être des *déviants*. De mal viser, avec ou sans préméditation ; parce que nous restons à la surface de nous-mêmes, prisonnier – prisonnière – de notre égo-centrisme, de nos humeurs, de nos pulsions, prêts à retourner certaines flèches contre nous-mêmes, à rester enfermés dans ce que nous appelons trop vite notre caractère, notre nature.

Si la question : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » que Dieu pose à Caïn aux premières pages de la Bible (Gn 4, 9) – question à laquelle il répond bêtement, lâchement : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? », si cette question est trop brutale, pas assez « moderne », alors demandons-nous : « Que faisons-nous de tout ce qui est *en relation* avec nous ? ». Et là, il n'est pas question que de nos sachets en plastique, de nos gaspillages de vêtements ou de nourriture, mais de notre

participation à la pollution de l'humain : de *notre* humanité. Car nous tous aussi, bien souvent, nous manquons la cible.

Que fait l'archer, l'apprenti, le sportif, dans cette situation ? Il recommence, avec patience, application, persévérance. Il ne s'étonne pas de ne pas parvenir à planter sa flèche dans le mille du premier coup. Il ne brise pas son arc avec rage, il ne s'en prend pas à son voisin. Il comprend vite qu'atteindre la cible est l'affaire d'une vie, et que cela requiert un entraînement quotidien.

Voilà les questions auxquelles nous sommes invités à réfléchir au seuil de cette grande Liturgie pascale : Quelle est ma cible de vie ? qu'est-ce qui m'empêche de la discerner clairement ou m'en détourne par dépit de moi-même, par lassitude ou par lâcheté ? Qu'est-ce qui m'en distrait, me dévie encore et toujours de moi-même, et par conséquent me fait manquer de *vraies* rencontres avec autrui, avec mes proches comme avec le lointain, avec la Présence du Tout-Autre ? Et pour atteindre ma cible, quels exercices dois-je reprendre : la pose du corps, la place des doigts sur la corde, la précision du regard ? Jadis le tir à l'arc était utilisé pour la chasse ou le combat, aujourd'hui il s'agit d'abord d'une activité sportive. Saint Paul comparait déjà l'engagement du chrétien à un exercice sportif :

Tous les athlètes à l'entraînement s'imposent une discipline sévère ; ils le font pour recevoir une couronne de laurier qui va se faner, et nous, pour une couronne qui ne se fane pas.

Moi, si je cours, ce n'est pas sans fixer le but ; si je fais de la lutte, ce n'est pas en frappant dans le vide.

Mais je traite durement mon corps, j'en fais mon esclave, pour éviter qu'après avoir proclamé l'Évangile à d'autres, je sois moi-même disqualifié (I Corinthiens 9, 25-27).

La vie chrétienne est un exerce (*ascèse* en grec). Mais cet exercice n'a rien d'accablant, de triste. Le sportif aime la course, sans prétendre à la couronne de laurier, mais à la joie de participer.

Nous voilà au seuil du « triduum », de la course pascale. Par la prière nous participons aux épreuves du monde, nous portons au pied de la Croix les victimes et les innocences broyées, toutes les afflictions inconnues du monde, mais nous veillerons aussi devant la tombe ouverte dans l'espérance de la résurrection.

– Seigneur, convertis-nous, décentre-nous, assure-nous, pour que le meilleur en nous et dans ce monde triomphe du pire, pour que nous devenions témoins que ton amour est plus fort que la mort !

Jeudi saint 2022 (méditation après l'Office des Ténèbres)
 « **La paix soit avec vous** » (Jean 20,19)

À la fin du troisième nocturne, nous venons de chanter ce beau répons :

*v/5 : Que votre cœur cesse de se troubler : Voici l'Époux qui vient !
 Heureux le serviteur qu'Il trouvera veillant !
 Je vous laisse la Paix, je vous donne ma Paix !*
 Un chant d'espérance, une promesse.

Ces jours, nous allons méditer sur la paix, celle dont notre monde a tant besoin et ne sait pas nous donner. Mais avant de chercher cette paix au-dehors, c'est *au-dedans* de lui que l'homme doit la trouver. Comment espérer une paix sociale, économique, politique si nous ne la cherchons pas d'abord en nous-mêmes ? Comment l'accueillir ? comment la construire ?

Le mot hébreu *shalôm* – la paix – dérive d'une racine qui veut dire plénitude, achèvement, accomplissement d'un vœu. La paix biblique n'est pas seulement une « pacte » qui permet une vie tranquille, par opposition au temps de la guerre : elle désigne l'état de l'homme qui vit en harmonie avec lui-même, avec la nature, avec Dieu son créateur. Cette paix est bénédiction, salut, confiance mutuelle, vie : tout ce que nous incluons peut-être sous le terme de « bonheur ».

Comment gagner cette paix ! La longue épopée d'Israël que nous rapporte les récits bibliques ne se déroule pas comme un long fleuve tranquille ; l'histoire de la révélation est jalonnée de conflits, de violences, d'insupportables épisodes sanglants où il nous est bien difficile de discerner le visage d'amour de Dieu. Mais dès le début des intrigues bibliques on voit aussi Gédéon, dans le livre des Juges (6, 24), bâtir un autel à « YHWH Shalôm », au Dieu de la paix. « *YHWH est grand qui veut la paix de son serviteur* ». C'est une affirmation que reprendront les psaumes et les prophètes (Ps 35, 27 ; Is 45, 7) : « *Paix sur Jérusalem ! Que soient en sécurité ceux qui t'aiment !* » (Ps 122, 6).

Mais que de combats sinueux, de luttes intérieures à mener pour trouver en soi la paix et la partager avec tous ! Les oracles des prophètes se font souvent menaçants avant de promettre « *la paix sans fin* » dans un monde à venir. Isaïe annonce la venue du « *prince de la*

paix » (Is 9, 5-6), et Michée précise : « *C'est lui qui sera la Paix* » (Mi 5, 4).

« *Je vais faire couler sur Jérusalem la paix comme un fleuve, comme un torrent débordant* » (Is 66, 17). L'homme recherche la paix mais il ne peut s'en emparer : il la reçoit. La vraie paix n'a rien à voir avec les pactes, les accords et les fragiles alliances de ce monde. Elle se reçoit au terme d'une longue quête, de patientes luttes intérieures parfois sans merci. Aujourd'hui c'est souvent dans les scansion des rappeurs que nous trouvons un écho aux cris des psalmistes.

Au début des années 1990, MC Solaar – un rappeur français d'origine tchadienne – chantait :

*« On me traite de traître
quand je parle de la défaite du silence.
Le silence est d'or, mais j'ai choisi la cadence.
Une vague, un cyclone, que dit la météo ?
Qui sème le vent récolte le tempo ».*

L'inquiétude, la hâte, le souffle court, la course quotidienne. L'homme moderne n'a plus le temps de respirer, la vie avec ses contraintes devient un tourment, les informations nous tiennent dans un brouhaha constant. Plus un moment pour souffler ! c'est un cri de notre aujourd'hui : Je vous en prie : foutez-moi la paix !

« *Puisque vous semez le vent, vous récolterez la tempête* » avertissait déjà le prophète Osée (8, 7). Le proverbe est devenu populaire et concerne chacun de nous, dans ses relations comme au-dedans de lui-même, et il vaut aussi bien pour les États comme pour les peuples. Si bien que nous naviguons de tempête en tempête, en quête de répit.

Pour parer la menace de ce tempo dévastateur, épuisant, il n'y a que l'espace du don, l'aventure d'aimer, la fidélité à cette amour que chantait cet autre psalmiste des temps modernes, Aznavour :

*« Ne cultive pas les regrets
Car on ne récolte jamais
Que les sentiments que l'on sème.
Fais comme au temps des années d'or
Et souviens-toi qu'hier encore
Il suffisait que je t'aime. »*

Aujourd'hui comme hier, pour trouver la paix devant nous, au-dedans de nous, il suffirait d'aimer.

Ne vous étonnez pas de cette référence à un chansonnier contemporains. Osée lisait déjà ses aventures et déboires conjugaux comme une parabole des liens difficiles de Dieu avec son peuple : « *Le Seigneur trace des chemins sans détour. Les fidèles peuvent y marcher, mais les rebelles y perdent l'équilibre* » (Os 14, 10). Perdre la paix, c'est perdre l'équilibre : celui du monde comme le sien.

Pour les évangiles, la paix de Dieu n'a rien à voir avec le confort tranquille que le monde cherche. Elle n'a qu'une source : *la présence de Dieu* telle qu'elle se révèle à nous dans le mystère de sa *pâque* : par l'étroit chemin qui va de la mort à la Vie. Au moment où la tristesse fond sur les disciples parce qu'ils vont être séparés de leur Maître, à l'heure du dernier repas, ce jeudi Saint, c'est alors que Jésus les rassure : « *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix* » (Jn 14, 27).

Cette paix ne naît pas d'un discours, d'un impératif, mais d'une rencontre, d'une expérience, de sa *présence*.

À cette heure pascale, il ne s'agit plus d'une présence terrestre, tangible, mais de ce que Jésus appelle sa « *victoire sur le monde* », entendons sa victoire sur le mal,

la victoire de la Vie sur la mort,
de l'Amour sur le repli, sur l'indifférence.

Le disciple, le chrétien, est appelé à devenir au milieu du monde un témoin de cette paix qu'il demande à Dieu de nous donner :

Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu (Mt5,9).

***Il faut mener la guerre la plus dure,
qui est la guerre contre soi-même.***

Il faut arriver à se désarmer.

J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible.

*Mais je suis désarmé.
Je n'ai plus peur de rien car l'Amour chasse la peur.*

*Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison,
De me justifier en disqualifiant les autres.
Je ne suis plus sur mes gardes,
jalousement crispé sur mes richesses.
J'accueille et je partage.
Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets.
Si l'on m'en présente de meilleurs, ou plutôt non, pas de
meilleurs mais de bons, j'accepte sans regrets.
J'ai renoncé au comparatif.
Ce qui est bon, vrai, réel, est toujours pour moi le meilleur.
C'est pourquoi je n'ai plus peur.
Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur.*

*Si l'on se désarme, si l'on se dépossède,
si l'on s'ouvre au Dieu Homme qui fait toutes choses
nouvelles, alors, Lui, efface le mauvais passé et nous rend un
temps neuf
où tout est possible.*

Patriarche Athénagoras de Constantinople
Extrait des *Dialogues avec le patriarche Athénagoras*,
Olivier Clément, Fayard 1969.

Vendredi Saint, 15.04.2022

Encore une fois nous voici rassemblés au pied de la croix. Encore une fois nous allons écouter le récit de la Passion.

Encore une fois les grand-mères mettront leurs mains sur les yeux des petits enfants pour qu'ils ne voient pas les cadavres qui pendent sur les côtés de la route ou qui se décomposent au bord des chemins.

Encore une fois des gens se cachent au cénacle ou dans des caves des immeubles éventrés et sans eau, terrorisés par tant de menaces absurdes et meurtrières.

Encore une fois les soldats font briller leurs armes et leurs cuirasses en attendant la fin de leur service qu'ils ne comprennent pas vraiment, craignant aussi pour leur propre vie.

Encore une fois la violence de l'homme contre l'Homme, la mort comme sceau du pouvoir contre la vie, la haine contre l'amour, le sang qui crie contre le ciel...

Comme il est étrange que cette croix meurtrière soit devenue le symbole qui nous rassemble, le signe de notre foi ;

une croix dressée – du moins naguère – au carrefour de nos routes pour indiquer le bon chemin, soutien des voyageurs et des vagabonds,

une croix que nous traçons sur nous-mêmes au commencement de chaque prière et que nous portons souvent même à notre cou ;

une croix que nous osons dessiner le soir, avec un sourire, sur le front de nos enfants...

Mais que fait Dieu devant tant de souffrances, de victimes innocentes, de destructions massives, de tyrannie, d'injustice ? Ne me dites pas que la question ne vous a pas traversés, pris à la gorge, pourfendu l'esprit ou le cœur. Où est-Dieu, le Père créateur, devant ce que l'homme peut infliger à l'homme ? Osons ici le blasphème : devant tant de douleurs, à sa place, moi, si j'étais Dieu, j'irais me cacher !

Or c'est justement ce qu'il fait. Au milieu de nous, il se cache, il est venu se cacher. Jamais plus méconnaissable qu'à l'heure de cette passion, fouetté, crucifié, écorché vif entre deux brigands...

Dieu renverse ici toutes les idées que nous nous faisons sur lui, pendu au bois d'une croix comme on clouait jadis des chouettes aux portes des granges pour effrayer les mauvais esprits.

Les évangiles n'ont pas rédigé le récit de la Passion pour nous émouvoir, pour soulever en nous de pieux sentiments. L'affaire est beaucoup plus grave. Le mystère de la croix exige que nous revoyions totalement, au travers de la rencontre de Jésus, toutes les idées que les hommes, les philosophes, les historiens, voire les catéchistes et les théologiens, de la nuit des temps jusqu'à aujourd'hui, se sont jamais faites sur Dieu : le Tout-Puissant, le Juge, le Terrible... Des gros mots !

Dieu se cache, hier comme aujourd'hui, au plus profond d'un abîme,

de l'abîme le plus incompréhensible, le plus inimaginable, invraisemblable, pour l'humain :

l'abîme d'aimer,

qui embrasse tout et peut tout transfigurer dans son feu.

Pâques 17.04.2022, Sylvanès

Il y a une grande absence dans tous les évangiles qui relatent les événements de Pâques... Cherchez avec moi !

C'est *une* absente. Pourtant elle était bien à Jérusalem ce matin-là puisqu'elle était l'avant-veille debout près de la croix.

Son fils l'avait mourant confiée au disciple bien-aimé :

Voici ta mère !

Marie.

Avec Jean, à cette heure – son *Heure* – ils représentaient à eux deux toute l'Église. Et maintenant Marie demeure cachée, portant en elle tout le bouleversement de l'amour broyé, et toute l'espérance et la foi d'un monde suspendu à une croix.

Une absence si étonnante que des auteurs anciens – pas des moindres – en tête desquels Tatien le Syrien au IIe siècle et Jean Chrysostome au IVe, s'appliqueront à combler. La nature a horreur du vide et la piété populaire aime à compléter ce qui manque par des broderies.

Une autre Marie, certes, originaire celle-ci de Magdala, s'est rendue auprès du tombeau très tôt ce matin. Elle a vu la pierre qui le scellait enlevée, et toute agitée elle court vers Simon-Pierre et l'autre disciple, sachant bien les trouver là où ils se claquemurent. Première estafette d'une incroyable nouvelle : *On a enlevé le Seigneur !*

Madeleine, première porteuse de la Bonne Nouvelle.

Mais Marie, la mère, où se cache-t-elle ?

Elle qui a donné au Verbe de Dieu sa propre chair, comment comprend-elle *la résurrection de la chair* ? Née de sa propre chair !

Il y a une autre absence à remarquer dans cet événement : c'est la vôtre et la mienne. Nous n'avons pas vu la pierre roulée, ni les linges pliés et le suaire. Pierre le premier est entré : *Il vit et il crut !*

Marie, la mère, n'y est pas allée. Elle n'a pas vu. Mais *elle croit*, avec une confiance absolue, une foi qui transporte bien plus que des montagnes, une foi qui porte tous les drames, toutes les douleurs et toutes les espérances de notre monde : la foi de l'Église, vivante encore aujourd'hui, malgré tous les scandales, les erreurs de parcours, toutes

les tragédies – au-dedans d'elle comme au-dehors – qu'elle a traversés et connaîtra encore.

Nous aussi, nous nous demandons aujourd'hui comment comprendre cette *résurrection de la chair* que proclame notre credo. Mais notre intelligence déclare forfait, comme celle de ces Corinthiens qui écrivaient à saint Paul pour lui demander des éclaircissements (I Co, 15). Alors nous nous perdons en bandes dessinées, avec des multitudes de petits squelettes qui vont se rhabiller... comme aux tympans des cathédrales ! C'est peut-être touchant mais c'est ridicule. Pour aller à la rencontre de ce mystère il faut nous défaire de nos images, quitter la représentation de nos corps fragiles, malades, vieillissants, corruptibles. *Chaque jour je meurs*, écrit saint Paul (15, 31), et cette expérience nous est commune. Mais alors *que veut dire ressusciter, avec quel corps reviendrons-nous ?* (15, 35).

Sans doute Jésus apparaît-il vivant à ses disciples. Mais les évangiles ici nous déroutent totalement. *Toutes portes étant closes, Jésus se tint au milieu d'eux* (Jn 20,19). Au bord du lac, quelques jours plus tard, il se trouve *sur le rivage* (Jn 21, 4), et les disciples ne le reconnaissent pas, pas plus que Madeleine qui l'avait identifié avec le jardinier du cimetière – *Femme, qui cherches-tu ?* (Jn 20, 15) – ou ces compagnons d'Emmaüs pour un voyageur étranger (Lc 24, 13-35). Mystérieuse, très mystérieuse présence !

Paul n'explique pas : la résurrection est au-delà de l'intelligence humaine, au-delà de tout ressenti, au-delà de notre monde corruptible.

Paul n'explique pas : mais il désigne, il exprime. Nous avons aujourd'hui un corps de faiblesse, dit-il, mais nous ressusciterons dans le Christ avec *un corps de force*, un *corps de gloire* ; nous avons maintenant un corps « psychique » – il désigne ainsi notre corps actuel, habité par ce que nous appelons, faute de mieux « une âme » – mais nous ressusciterons dans le Christ avec *un corps spirituel*. Paul traite d'*insensés* celles et ceux qui se demandent *avec quel corps reviendront-ils ?* (15, 35 ; 44). Il qualifie de *mystère* ce passage – cette *pâque* – qui nous entraîne avec le Christ sur une autre rive : de cet univers destructible, putrescible, à l'immortalité. Pour nous, faute de mots adéquats, je parlerai peut-être simplement aujourd'hui de *présence*, comme on peut se rendre présent dans l'absence à ceux que nous aimons, comme l'amour véritable crée des liens que le temps

aujourd'hui peut peut-être user, mais ne peut pas détruire. Ce qui est *vraiment donné*, ce qui *vraiment reçu*, l'est pour toujours !

Et Paul de conclure alors : *Ainsi donc, frères bien aimés, montrez-vous fermes, inébranlables, toujours en progrès dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre labeur n'est pas vain dans le Seigneur !* (15, 58). L'œuvre du Seigneur, c'est la Résurrection !

Nous cherchions l'absente.

Ferme, inébranlable dans sa foi, voilà le vrai visage de l'absente, le vrai visage de l'Église, votre visage, notre visage, frères et sœurs, tournés aujourd'hui vers la lumière qui nous vient du Christ, d'un au-delà victorieux de la barbarie, du sang et de la mort.

Demandons à cette Présence – *le Christ est ressuscité !* – de devenir nous-mêmes les uns pour les autres, et pour le monde, des présences de cette Présence. Que nos absences se transforment en présences réelles de *sa* Présence, parce que sans voir, dans les obscurités douloureuses, voire tragiques de ce monde, et la nuit de la mort, sans revendiquer de voir, comme Marie, nous croyons.

– Seigneur, je crois... mais viens au secours de ma foi !